

Sixième remise du
PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION

Sechste Verleihung
Lausanne 2000

COLETTE KOWALSKI
YLA M.VON DACH

Mit Beiträgen von
Contributions de

EVELINE HASLER
FRANÇOIS DEBLUË
WALTER LENSCHEN

Le Léman dans la littérature
Morceaux choisis – Choix et composition
ELENA VUILLE-MONDADA

ED. WALTER LENSCHEN



centre de traduction littéraire de Lausanne

Table des matières

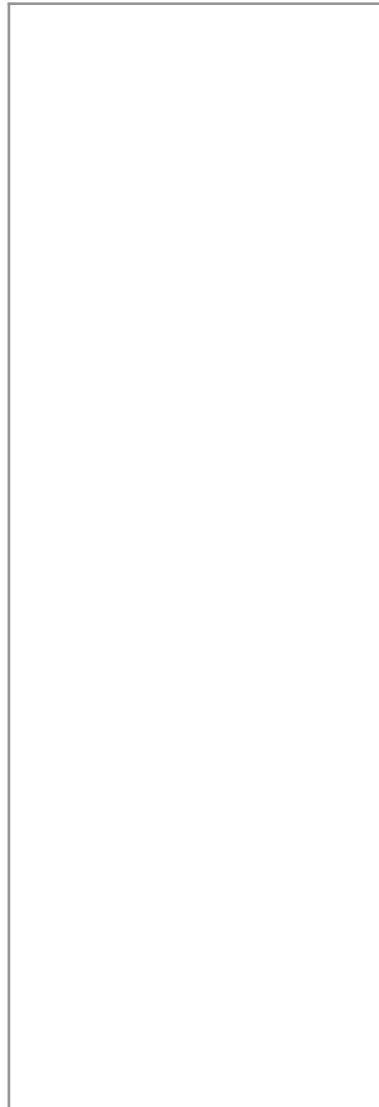
Vorwort	3
REMISE DU PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION À COLETTE KOWALSKI ET YLA M. VON DACH	
<i>Walter Lenschen</i>	
Allocution de bienvenue	9
<i>Eveline Hasler</i>	
Hommage à la traductrice	
Colette Kowalski	13
<i>Colette Kowalski</i>	
Heurs et malheurs du traducteur	17
Œuvres traduites par	
Colette Kowalski	23
<i>Walter Lenschen</i>	
Kleine Einführung zu Yla von Dach	27
<i>François Debluë</i>	
Une étroite parenté	
(Quelques propos en hommage	
à Yla von Dach)	29
<i>Yla M. von Dach</i>	
Übersetzen hinter den Spiegeln:	
Im Mikrokosmos des Unscheinbaren	35
Übersetzungen von	
Yla M. von Dach	41

LE LÉMAN DANS LA LITTÉRATURE

Morceaux choisis –	
Choix et composition: Elena Vuille-Mondada	47
Mythologies	
<i>Lord Byron</i>	49
<i>Jean-Jacques Rousseau</i>	51
<i>Lord Byron</i>	53
<i>Johann Wolfgang von Goethe</i>	55
<i>Lord Byron</i>	57
<i>Lord Byron</i>	59
Paysage au quotidien	
<i>Max Frisch</i>	61
<i>Alice Rivaz</i>	63
<i>Elias Canetti</i>	65
Imaginaire lacustre	
<i>Charles-Ferdinand Ramuz</i>	67
<i>Ludwig Hohl</i>	69
<i>Piero Bigongiari</i>	71
<i>Claire Genoux</i>	73
Idylle à rebours	
<i>Urs Widmer</i>	75
<i>Mary Shelley</i>	77
<i>Jean-Luc Benoziglio</i>	81
Epilogue	
<i>Henri Gaberel</i>	83
<i>Victor Hugo</i>	85

RÉFÉRENCES	87
ECHOS DE PRESSE	89
STATUTS DU PRIX LÉMANIQUE DE LA TRADUCTION	95

AVANT-PROPOS



VORWORT

Dieses Heft soll zeigen, wie die sechste Verleihung des *Prix lémanique de la traduction* am 30. September 2000 in Lausanne vor sich gegangen ist. Die Ansprachen und Reden mussten wegen der Kürze der zur Verfügung stehenden Zeit kurz sein, so wie sie hier erscheinen; auch ihre mündliche Form ist im Druck unverändert beibehalten worden. Die fröhliche Musik, die das Ganze vorteilhaft begleitete, ist leider verklungen, aber den Musikern Vanessa Loerkens und Christophe Paul sei trotzdem auch hier gedankt. Dank auch allen Personen, die die Preisverleihung vorbereitet und unterstützt haben, vor allem Hanna Lenschen und Elena Vuille-Mondada, der Koordinatorin der Preisveranstaltung wie auch des vorhergehenden Programms für das «Schiff zum Übersetzen».

Aus diesem Tagesprogramm erscheinen hier einige Ausschnitte aus literarischen Texten, die in der einen oder anderen Weise vom Genfer See handeln. Sie wurden an jenem 30. September von Schauspielerinnen und Schauspielern vorgetragen, während das Übersetzer Schiff an den Orten, Bergen und Buchten entlangfuhr, von denen da die Rede war. Wir hoffen, dass diese kleinen und durchaus unvollständige Textauswahl Erinnerungen wachruft oder auch neues Interesse weckt; genaue bibliographische Angaben zu den Texten sind bei der Fondation du prix lémanique de la traduction zu erhalten.

Frau Irene Weber Henking danke ich dafür, dass sie dieses Heft über den Prix lémanique de la traduction weiterhin in die Schriftenreihe des Centre de traduction littéraire aufnimmt.

Schliesslich sei den Mitgliedern unseres Stiftungsrats und der Jury gedankt sowie – unerlässlich bei einem Preis – den Institutionen und Personen, die durch ihre finanzielle Unterstützung den *Prix lémanique* 2000 ermöglicht haben: Sandoz – Fondation de Famille; Erziehungsdepartement des Kantons Aargau, Abteilung Kulturpflege; Generalkonsulat der Bundesrepublik Deutschland in Genf; Herrn Eugen Helmlé (leider inzwischen verstorben); Stadt Lausanne; Amt für Kultur des Kantons St.Gallen; Schweizer Kulturstiftung Pro Helvetia.

Walter Lenschen
Fondation du Prix
lémanique de traduction
Palais de Rumine
Place de la Riponne 6
CH-1005 Lausanne

PRÉAMBULE

Cette brochure aimerait retracer le déroulement du sixième *Prix lémanique de la traduction*, remis le 30 septembre 2000 à Lausanne. Compte tenu du temps limité dont disposaient les orateurs, les allocutions et les discours ont été brefs, et sont retranscrits intégralement; leur forme orale a elle aussi été conservée.

La musique enjouée qui a accompagné agréablement toute la cérémonie s'est malheureusement tué, mais nous aimerions saisir l'occasion de remercier les musiciens Vanessa Loerkens et Christophe Paul de leur engagement. Nos remerciements vont également à toutes les personnes qui ont préparé et soutenu la remise du prix, en premier lieu Hanna Lenschen et Elena Vuille-Mondada, coordinatrice du Prix lémanique ainsi que de la journée littéraire *Un Bateau inter-lignes* qui l'a précédé.

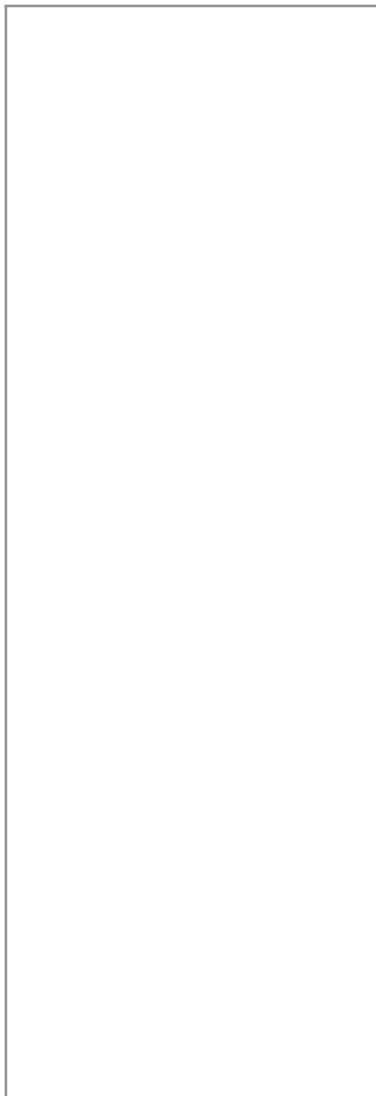
Nous reproduisons dans cette brochure quelques extraits de textes littéraires traitant d'une manière ou d'une autre du lac Léman. Ces morceaux choisis ont été lus par des comédiens et des comédiennes durant la croisière *Un Bateau inter-lignes* du 30 septembre 2000, alors que le bateau longeait les sites, les montagnes et les rivages qu'ils décrivaient. Nous espérons que ce petit florilège, nullement exhaustif, suscitera des souvenirs ou même quelque curiosité; les sources bibliographiques de ces extraits peuvent être obtenues auprès de la Fondation du Prix lémanique.

Je remercie Mme Irène Weber Henking de continuer à réserver une place à cette brochure sur le Prix lémanique de la traduction dans la collection du CTL Lausanne.

Pour conclure, nous aimerais remercier les membres de notre conseil de fondation et de notre jury, et aussi – condition indispensable pour l'octroi d'un prix – les institutions et les personnes qui, grâce à leur soutien financier, ont permis la remise du Prix lémanique 2000 : Sandoz – Fondation de famille; Département de l'éducation du Canton d'Argovie, affaires culturelles ; Consulat général de la République Fédérale d'Allemagne à Genève; Monsieur Eugen Helmlé (malheureusement décédé depuis lors); la Ville de Lausanne; les Affaires culturelles du Canton de St-Gall; Pro Helvetia, Fondation suisse pour la culture.

Walter Lenschen
Fondation du Prix
lémanique de la traduction
Palais de Rumine
Place de la Riponne 6
CH – 1005 Lausanne

**REMISE DU PRIX LÉMANIQUE
DE LA TRADUCTION 2000
À COLETTE KOWALSKI
ET À YLA M. VON DACH**



WALTER LENSCHEN

ALLOCUTION DE BIENVENUE

Mesdames et Messieurs

Permettez-moi de vous souhaiter la bienvenue à cette petite cérémonie, au nom de la Fondation du Prix Lémanique de la Traduction, à l'occasion de cette sixième remise de notre prix. Je dis «petite cérémonie» car notre réunion est minutée, cette salle devant être libérée pour 18h30. Toutefois nous pourrons, par la suite, prendre notre temps et prolonger la soirée autour d'un verre de vin dans le salon «Venise» du Château d'Ouchy.

Notre jury actuel se compose de Mesdames Doris Jakubec et Irène Weber et de Monsieur Christiaan Hart Nibbrig (tous trois professeurs à Lausanne), de Monsieur Eugen Helmlé (Allemagne, traducteur), de Monsieur Pierre Deshusses (France, traducteur) et de moi-même.

Assurer le financement du prix fut un exercice plus ardu cette année que par le passé; toutefois et contre vents et marées, la somme allouée aux deux lauréates sera presque équivalente à celle de 1997. A cet égard, je tiens à remercier tout particulièrement les institutions et les personnes suivantes, pour leur soutien: Sandoz – Fondation de Famille; le Conseil d'Etat du canton d'Argovie / Fond de loterie; la Fondation Ernst Göhner; le Consulat général d'Allemagne à Genève; Monsieur Eugen Helmlé (qui obtint le prix en 1985, alors qu'il se trouvait dans une mauvaise passe financière et qui, aujourd'hui rétabli, a offert sa contribution) et finalement, la Ville de Lausanne.

Enfin, la cérémonie de remise de prix a été pourvue en vin par le Canton de Vaud et la Ville de Lausanne et soutenue par Pro Helvetia.

Notre prix, vous vous en êtes sans doute déjà aperçu, est attribué aujourd’hui et pour la première fois en quinze ans, à deux traductrices. Il me serait bien difficile de rendre hommage par le détail aux œuvres complètes de ces deux dames. C'est pourquoi vous trouverez leurs bibliographies sur un feuillet adhoc qui permet d'apprécier au mieux l'étendu et la variété de leur travail. Les deux lauréates ont été décrites comme des traductrices altruistes («uneigennützige Übersetzerinnen») par la «Frankfurter Allgemeine Zeitung». Cette qualification répond parfaitement aux attentes du Jury, très sensible à cet aspect durant ses délibérations. Colette Kowalski comme Yla von Dach mettent leur compétence toujours renouvelée au service de leurs différents auteurs, sans pour autant céder à la tentation de se projeter sur l'avant-scène, de se singulariser avant tout. Cette modestie ne les a cependant pas abritées des récompenses, ni hier, ni aujourd’hui. On pourrait aussi relever que ces dames ont également toutes deux traduit, parallèlement à de très nombreuses œuvres littéraires, des textes non-fictionnels – activité qu'elles partagent avec de nombreux collègues.

Colette Kowalski a traduit, entre autres auteurs fameux, Marion Gräfin Dönhoff, Botho Strauss, comme aussi la réalisatrice Doris Dörrie. Plus proches des préoccupations qui nous occupent aujourd’hui, on relève que plus d'une douzaine de ses textes sont des traductions d'auteurs suisses: plusieurs romans historiques d'Eveline Hasler, trois livres d'Iso Camartin (qui est malheureusement dans l'impossibilité de nous rejoindre aujourd’hui), comme encore Dieter Bachmann, Hanna Johansen, Markus Werner, Peter Weber. L'éditrice suisse de Colette Kowalski lui témoigne une confiance absolue et se repose sur elle «dur comme pierre» (expression qui lui sied naturellement puisqu'elle se nomme Pietri). Si j'avais à formuler d'une seule phrase – entreprise impossible s'il en est – les aspects de ses traductions qui me paraissent les plus remarquables, je dirais: les traductions de Madame Kowalski m'impressionnent, parce qu'elles sont conscientes des limites qui contraignent toute traduction, parce qu'elles les accep-

tent avec une calme lucidité, sans frustration, je dirais en pleine conscience de leur propre force. Chaque langue a ses particularités, savoir les reconnaître cela signifie pouvoir les respecter, c'est aimer une langue autant que l'autre. Ce rapport réfléchi à la langue se manifeste, par exemple, lorsqu'elle traduit Eveline Hasler chez laquelle une Américaine, qui se nomme Lockwood permet à l'auteur le jeu de mot suivant: «Ein Lockvogel, diese Lockwood», cocasserie dont Colette Kowalski se passe, en toute sérénité. Ce n'est là qu'un petit indice mais révélateur de sa démarche, qui s'autorise, par ailleurs, de corriger sans l'ombre d'une hésitation l'erreur d'un copiste, parce qu'elle a fait sienne la démarche de l'auteur.

Cette attitude souveraine, sûre d'elle-même, m'apparaît importante et profitable au ton général de ses traductions. C'est pourquoi je me fais un plaisir de lui donner son prix, avant de m'en remettre à Eveline Hasler et Colette Kowalski pour nous en dire encore davantage.

EVELINE HASLER

HOMMAGE À LA TRADUCTRICE COLETTE KOWALSKI

Chère Colette Kowalski

Aujourd’hui, je vous ai rencontrée – enfin, pour la première fois! Mais, depuis des années, vous étiez à côté de moi. Vous me connaissez mieux que beaucoup d’autres personnes que je vois tous les jours.

Au moment où un texte sort de la tête, du cœur et de la vie d’un écrivain, il lui pousse des jambes et des pieds, il devient indépendant et marche seul, à travers le monde. Le texte apporte des messages, des idées, et les idées ne connaissent pas de frontières. Elles sont transportées par les mots – et les mots se heurtent aux frontières linguistiques! C'est pour cette raison qu'un auteur rêve – au moment où il donne congé à son œuvre – de trouver le traducteur parfait. Pas un dictionnaire ambulant, pas une machine électronique, non, mais un «créateur», qui saura donner au texte: intelligence, émotions et une part de sa vie.

Je le sais – et avec moi beaucoup de ceux qui exercent le métier d’écrivain: Celui qui est traduit par Colette Kowalski a gagné le gros lot. Pourquoi? Colette Kowalski le sait: franchir les frontières peut être dangereux.. Il est vrai que beaucoup de traducteurs professionnels transportent des mots d'un côté à l'autre de la frontière mais quand ils arrivent, après tant de passages difficiles, après le franchissement des ponts et la traversée des champs de glace, le texte, lui, est mort

Avec Colette Kowalski, cela n'arrive pas. Elle sait que le tissu des phrases n'est pas fait que de mots mais aussi des blancs entre les mots. Ces blancs sont les pores dans la peau du texte – sans pores pas de respiration – sans respiration pas de vie. Colette Kowalski ressent l'esprit et le battement propre du cœur du texte.

Beaucoup de lecteurs francophones qui, à l'époque, avaient proposé mon «Ibicaba, le paradis dans la tête» pour le prix de la radiodiffusion en Suisse Romande, n'avaient pas réalisé qu'il s'agissait d'une traduction. Et si je me fais le plaisir de me lire moi-même dans les traductions francophones, alors le texte me revient: je reconnaissais mon rythme, je vois agir mes personnages! Par exemple, ma «Femme aux ailes de cire», la première juriste d'Europe qui se promène toute seule au bord du lac Léman. Ou mes émigrants venus d'une Suisse appauvrie et faisant halte à Genève avant leur long voyage vers les plantations de café du Brésil. Et voilà mon «Géant dans l'arbre», dans un parc derrière la cathédrale de Lausanne! (J'espère que grâce à Madame Kowalski, Henry Dunant, lui aussi, pourra bientôt retourner dans sa ville natale – ville tant aimée de laquelle il a été banni il y a cent cinquante ans.)

Une lettre que j'ai gardée pendant dix ans, à l'inverse de mes habitudes, montre comment Colette Kowalski prend les choses à cœur. Et je n'aurais jamais imaginé pouvoir la citer dans un discours d'hommage. Le vingt-neuf juin dix-neuf cent nonante, Colette Kowalski écrivait:

«Liebe Eveline Hasler, ich arbeite zur Zeit an der Übersetzung Ihres Buches: Der Riese im Baum, eine interessante und unterhaltsame Arbeit, aber, um sicher zu gehen, wäre ich Ihnen dankbar für einige Erläuterungen. Die ersten Schwierigkeiten entstehen bei landschaftlichen Bezeichnungen, die Ihnen geläufig sind, aber für eine geborene Lyonerin sehr exotisch klingen: Auenwald, Staffel, Riegel, Älplerkilbi, Zapin...»

Chère Colette Kowalski, parmi tous les traducteurs qui, jusqu'à présent, ont traduit mes livres dans d'autres langues (et avec les livres pour enfants il peut y avoir plus d'une douzaine de langues), aucun ne m'a jamais écrit une lettre – sauf vous! Merci à vous de consacrer votre énergie au travail de la traduction, de vous investir avec vos connaissances, votre intelligence, votre

sensibilité et votre humanité. Grâce à vous mes textes et ceux d'autres écrivains peuvent vivre également au-delà des frontières linguistiques.

Merci, Colette Kowalski.

COLETTE KOWALSKI

HEURS ET MALHEURS DU TRADUCTEUR

Mesdames, Messieurs

Il vous est peut-être arrivé au théâtre, restreint de tous côtés, ankylosé et somnolent, alors que sur scène les acteurs s'ébattent en liberté et semblent en tirer un très vif plaisir, de vous demander s'il ne serait pas plus juste de payer le public dont la présence patiente rend possible l'exercice d'une activité si gratifiante.

Il en va un peu de même avec la traduction, délectable occupation qui se voit non seulement rémunérée, mais parfois, ô miracle, récompensée. Un traducteur rend-il de si éminents services à l'humanité, procure-t-il à ses lecteurs autant de plaisir qu'il en a éprouvé? J'en doute.

Certes je lis comme tout le monde des traductions, sans quoi je ne saurais rien de bon nombre de littératures. Cela m'arrive même dans les langues que je connais un peu et je me souviens avec reconnaissance de la collection «Domaine anglais» dirigée par Pierre Leyris au Mercure de France qui, sous la même couverture vert tilleul, m'a fait connaître Kenneth White, Arthur Symons, Dorothy Richardson et bien d'autres. Donc, il est assez utile de traduire, et je pense qu'on peut le faire la tête haute, même si le traducteur a plutôt mauvaise réputation.

Cependant, si l'on considère que bon nombre de traducteurs de grandes langues européennes ont passé ou passent encore une partie non négligeable de leur existence à enseigner l'idiome qu'ils traduisent, et que selon toute vraisemblance il continuera à en être ainsi dans l'avenir, on bute sur un petit mystère. Si leur

enseignement est efficace, ils scient la branche sur laquelle ils sont assis. Or, malgré les générations de polyglottes formés depuis des générations dans nos établissements d'enseignement, on continue à traduire de l'anglais, de l'allemand, de l'espagnol, même dans la Suisse quadrilingue. La branche tient bon. Il y aurait peut-être quelques conséquences à tirer de cette constatation, mais je ne veux pas le faire, car ce serait déplorer un échec dont on se félicite secrètement.

Le plaisir à traduire, c'est d'abord un plaisir de lecture. Tout livre qu'on lit est un supplément d'existence que l'on s'approprie, mais la traduction est une lecture à la puissance x. Car la langue étrangère, pour le lecteur qui la possède à peu près, est une vitre transparente, elle peut présenter des bulles ou des défauts, il ne s'y arrête pas. Tout juste s'il se félicite parfois de ne pas avoir à préciser tel ou tel passage qu'il perçoit pour ainsi dire sous forme vaporeuse. Cette vitre ne révèle son caractère d'obstacle que quand il s'agit de traduire. Pour commencer tout l'abandonne, la langue source dévoile ses chausse-trapes, la langue natale semble soudain se dérober, ne lui présente plus que des trous béants. C'est pour le traducteur la traversée du désert, l'expérience de la déréliction.

Pourtant j'ai parlé de plaisir. Il s'affirme au cours des versions successives, des tâtonnements, lorsqu'il n'est plus besoin de regarder l'original, que le texte commence à lever comme une pâte, à prendre forme et consistance. Au plaisir du lecteur succède alors le plaisir de l'interprète, celui du pianiste qui, connaissant ses notes par cœur, commence à modeler son toucher, sa couleur, son phrasé sur ce qu'il pressent de l'esprit de la musique. C'est une lente mise à l'épreuve du langage, des ressources propres, point si propres que cela, car rien n'aide davantage à traduire que de lire en même temps dans sa langue et de puiser aux bonnes sources.

C'est la tâche de l'auteur, et éminemment du poète, de chercher «l'or du temps». Le traducteur, n'a plus qu'à éviter que, par une alchimie inverse, cet or natif n'entre en un alliage douteux avec le vulgaire métal de sa langue propre. Hélas, que de fois l'auteur pourrait-il s'écrier: «Comment en un plomb vil l'or pur s'est-il changé?» Reconnaissions que tout ce qui s'écrit n'est pas

d'or pur. Nous autres lecteurs n'en pourrions plus d'admiration. Mais il n'empêche que la transmutation doit s'opérer au niveau convenable, qu'un argent de bon aloi ne doit pas se changer en maillechort. Et j'arrive à une autre composante du bonheur de traduire. Peu d'activités offrent tant de variété. Un truchement satisfait de son état accueille avec transport cette diversité. Caméléon qu'il est, non seulement il ne souffre pas de sa versatilité, mais trouve plaisir à changer de couleur. Il lui arrive même d'en être un peu surpris. Et quoi de plus agréable que d'arriver encore, de ci de là, à se surprendre soi-même quand on s'est fréquenté pendant des décennies?

Cependant le traducteur ne réussit pas toujours à se rendre invisible. Je pense aux traducteurs des Mille et une nuits dont Borgès trace le portrait dans «Histoire de l'éternité», Galland, Burton, Mardrus et je crois quatre traducteurs allemands. Il ne s'agit pas pour Borgès de décerner des prix de fidélité. Aucune de ces traductions n'est vraiment fidèle, et dans ce cas qui s'en soucie? Ce qui l'intéresse, c'est ce qui, dans la traduction, transparaît du traducteur sans qu'il le veuille ou qu'il s'en doute. Une coloration d'époque, bien entendu, car le traducteur vit dans son siècle, mais aussi des variations plus subtiles, dues au tempérament: pudique ou un peu prude, brutal ou vigoureux, obscène ou seulement licencieux. La confrontation donne à réfléchir, car, bien que toutes ces traductions soient, chacune à leur façon, de bonnes traductions, elle fait apparaître des manies littéraires dont aucun traducteur n'est exempt.

Pourtant, me semble-t-il, le traducteur devrait tendre à adopter un manteau couleur de muraille, avoir l'ambition de retrouver la transparence de la vitre insoupçonnée. On pourrait penser que la meilleure façon de se rendre invisible est de s'attacher à une stricte littéralité, la fidélité jusqu'à la mort, la mort du texte dans la plupart des cas. Car l'étroite imitation conduit souvent à un produit qui n'a de nom dans aucune langue humaine. Il est fort regrettable que la structure syntaxique de l'allemand ne puisse guère s'imiter en français et que le traducteur se sente à tout moment gêné dans sa liberté de mouvement. S'il est possible et hautement louable d'écrire comme le fait Saint-John Perse «Etroits

sont nos vaisseaux, étroite notre couche», peut-on en déduire qu'on est habilité à retourner la phrase française sens devant derrière pour «rendre» la structure allemande?

Quel serait l'opposé de la littéralité? Une traduction frisée, apprêtée au goût supposé du lecteur, qui gomme les étrangetés, en rajoute quand elle le peut, se targue même secrètement de rendre service à l'auteur. Je ne dirais pas que cela ne puisse être parfois bénéfique et qu'il ne puisse y avoir des traductions meilleures que l'original. Mais je parle par ouï-dire sans y être jamais allé voir. Et la cohorte des grands écrivains affadis, repassés, raplatis par leur traducteur est bien plus nombreuse que la poignée de pisso-copie ennoblis par le passage à une autre langue.

Ces deux écueils, littéralité et amélioration, qui l'un comme l'autre témoignent d'une vraie sollicitude, tout traducteur les connaît et doit naviguer à l'estime sans s'y fracasser. Infiniment, incommensurablement plus difficile, et quasi hors de portée des forces humaines, est de rendre le halo sonore et affectif qui auréole les mots, dans leur sonorité et dans leur graphie même. C'est une entreprise impossible. Jamais «Liebe» pour une oreille française, ne sonnera comme «amour» ou plus passionné encore «amore». Jamais le «coeur» français, que pour comble de disgrâce on prononce à Lyon chez les vrais natifs comme corps, c'est-à-dire que dans les vers de Baudelaire «Car à quoi bon chercher tes beautés langoureuses ailleurs qu'en ton cher cœur et qu'en ton corps si doux», on distingue mal le viscère de l'ensemble, ce «cœur», si discret, si élégamment gris quand la voyelle est pure, qu'a-t-il de commun avec l'élan, la projection dans l'espace du mot «Herz»: «Dein ist mein Herz, dein ist mein Herz, und wird es ewig, ewig bleiben» dans le lied de Schubert. Je pense aussi à une exposition de gravures en noir et blanc que j'avais intitulée, et je n'en étais pas mal satisfaite «Sang d'encre». Imaginerait-on une galerie allemande qui annoncerait «Tintenblut». On touche là à des frontières infranchissables dont la rigueur se fait sentir surtout en poésie. Dante écrit dans le «Convivio»: «Que chacun sache que nulle chose par un lien poétique harmonisée ne se peut de son langage en un autre transmettre sans rompre toute sa douceur et harmonie».

J'évoquerai encore une condition qui me paraît essentielle et je pense que tout traducteur me donnera raison: on ne peut se passer d'un conseiller secret, d'un locuteur conscient de l'autre langue, sachant distinguer avec sûreté ce qui est fait de langue, qui ne paraît original au traducteur que parce que celui-ci ne vit pas dans l'intimité de cette langue, et ce qui est invention, création personnelle, qui a de plus le sentiment sûr des niveaux, des registres de sa langue. L'auteur, s'il est vivant, peut vous guider. Et je suis très reconnaissante à certains auteurs qui m'ont évité des bêtises monumentales. S'il en reste, j'en porte l'entièvre responsabilité, parce que, ne m'en étant pas aperçue, je n'ai pas posé de question. Et pour terminer en véritable truchement, je voudrais lire un passage de Botho Strauss, beaucoup plus beau que tout ce que je pourrais dire, empreint de cette étrange intemporalité propre à lui et qui exprime, je ne dirais pas de façon exemplaire, car le passage n'est sans doute exemplaire que de Botho Strauss, mais de façon littéraire, c'est-à-dire artistique, ce que peut être cette recherche dans la pénombre parfois traversée de modestes éclairs.

«De vieux traducteurs, rien que le couple seul le soir dans la rue, ils se dressent comme deux hautes ombres d'autres, ombres de peau et d'os. Grands échalas, étirés en hauteur. Carcasses perdurables avec le même pas, les mêmes épaules voûtées par la tâche journalière partagée. Qui longuement auscultent le langage, se taisent, prennent le vent comme le gibier dans la clairière, jusqu'à ce qu'enfin l'un tente un nouvel essai [...] Le mot est éprouvé sur les lèvres, dans l'oreille, dans l'esprit, dans l'enchaînement – rejeté par tous deux. [...] Ainsi, quand ils sont assis face à face au café, ces géants émaciés; les vieux doigts se rencontrent au milieu de la table, signalent par un léger tapotement quand quelque chose semble venir, quelque chose de commun dans le langage qui sans cesse se dérobe. Des heures durant ils méditent sur le mot commun. Quel halo, quelle connotation, quelle mélodie primordiale, quel appel expiré le mot frôle-t-il?

Ce n'est pas à elle qu'il parle, pas plus qu'elle ne parle à lui. Ils parlent pour trouver ce qui manque, peu de chose certes, insatisfaits qu'ils sont de tout mot trop vite adopté. Il faut très longtemps pour que se dégage la solution commune, il s'agit de tra-

duction. [...] Et tandis que l'homme peut-être persiste dans un état de mutisme très profond, animal, la femme sent souffler un vent de voix, de sorte que le mot s'envole de ses lèvres, sans effort, sans qu'elle le veuille [...] Commence un réarrangement expérimental. Mais ce mot, produit d'une quantité d'autres déjà écartés, ne sonne pas juste non plus, bien qu'il brasille un peu comme le feu de position du bac sur le fleuve nocturne. Il ne parvient pas à se dépasser... Néanmoins ce qui est arrivé nécessite une interprétation et c'est cette nécessité qui a fait les deux vieillards si grands et si maigres, comme si l'intraduisible minait l'homme, comme si cette résistance l'étirait en longueur. Ils s'élèvent déjà si haut qu'ils voient par la fenêtre du premier étage les familles attablées pour le repas du soir – s'il leur arrive de lever le triangle effilé de leurs visages, au lieu de le tenir obstinément baissé sur la pointe de leurs pieds.»

Il me reste à remercier les membres du jury, monsieur le professeur Lenschen qui se bat pour que vive ce prix, et vous tous, ici présents, pour votre bienveillante attention.

ŒUVRES TRADUITES PAR

COLETTE KOWALSKI

Hartmut Köhler	Paul Valéry – Klincksieck 1985
Doris Dörrie	Amour, délire et morgue – Flammarion 1989
Iso Camartin	Rien que des mots – Zoé 1989
Marion Dönhoff	Une enfance en Prusse orientale – Albin Michel 1990
Albert Drach	Voyage non sentimental – Plon 1990
Gabriel Loidolt	Le phare – Gallimard 1991
Hanna Johansen	Retour à Oraïbi – Zoé 1991
Joseph von Westphalen	Dans la carrière – Gallimard 1993
Eveline Hasler	Le géant dans l'arbre – Zoé 1992
Eveline Hasler	La femme aux ailes de cire – Zoé 1993
Norbert Gstrein	Le registre – Gallimard 1994
Beate Brüggemann	Le village allemand – Presses universitaires du Mirail 1994
Markus Werner	A bientôt – Gallimard 1994
Dieter Bachmann	Rab – Zoé 1995
Botho Strauss	L'incommencement – Gallimard 1995
Iso Camartin	Sils-Maria – Zoé 1996
Pham Thi Hoai	Menu de dimanche – Actes Sud 1997
Emine Sevgi Özdamar	La vie est un caravansérail – Zoé 1997
Botho Strauss	Pénombre, demeure, mensonge – Gallimard 1997
Elfriede Kern	Etude pour Adèle et un chien – Gallimard 1998
Peter Weber	Le faiseur de temps – Zoé 1998
Botho Strauss	Les Erreurs du copiste – Gallimard 1999
Katrin Seebacher	Matin ou soir – Gallimard 1999
Iso Camartin	Le principe de voisinage – Zoé 1999
A paraître: Peter Utz	Robert Walser – Zoé

Le Prix lémanique de traduction

*destiné à récompenser d'éminentes traductions littéraires
de l'allemand en français et du français en allemand est décerné,
pour l'année 2000 à*

Colette Kowalski

*Les fondateurs espèrent ainsi contribuer à la compréhension
mutuelle et aux échanges fructueux entre les deux langues.*

Pour le conseil de fondation:

Pour le jury:

Lausanne, le 30 septembre 2000



Colette Kowalski lors de la remise du *Prix lémanique de la traduction* (au centre), entourée de E. Hasler (dr.) et W. Lenschen (g.).

WALTER LENSCHEN

KLEINE EINFÜHRUNG ZU YLA VON DACH

Yla Margrit von Dach – wenn Sie im Katalog der Schweizerischen Landesbibliothek nach ihren Publikationen suchen, finden Sie die älteren unter Margrit von Dach, die neueren unter Yla Margrit von Dach; erst zusammen ergeben sie ein gewisses Bild unserer Preisträgerin, aber auch das ist noch nicht vollständig: die Bibliographie in dem hier vorliegenden Heft verzeichnet noch weitere Titel. Wenn Sie die Person Yla von Dach in Biel nicht antreffen, dann ist sie vielleicht gerade in Paris, ihrem anderen Wohnort. Und wenn sie in literarischen Kreisen nicht anwesend ist, dann ist sie vielleicht eben damit beschäftigt, eine Zeitschrift zu übersetzen, und zwar alle zwei Monate ein ganzes Zeitschriftenheft, vom ersten bis zum letzten Satz, mal über autistische Kinder im Spiel mit Delphinen, mal über die Arktis, mal über Südamerika – eine vielseitige Literaturfrau. Ihr Schreiben hatte fern vom Übersetzen angefangen mit skizzenhaften Seiten, auf denen menschliches Reden und Handeln in einem sehr eigenen Stil zwischen Spiel und Ernst mit feinem Stift nachgezeichnet wurde. Um das zum Überleben nötige Geld zu verdienen – so dachte sie – kam dann das Übersetzen von Literatur hinzu. Wie unsere kleine Liste zeigt, verlieh sie recht vielen verschiedenen Autorinnen und Autoren ein deutsches Sprach-Dach; die meisten von ihnen kommen aus der Westschweiz, einige aus Frankreich.

Auch hier kann ich nur einen Aspekt dieses Übersetzens hervorheben, nämlich die Symbiose von Verstand und Gefühl, mit der Yla von Dach auf einen französischen Text reagiert, ihn dann analysiert und ihn schliesslich nachschafft. Dabei stellt sie sich

äusserst genau auf den Stil, den Ton, die Atmosphäre der Vorlage ein, so dass Alice Ferneys Diskurs einer allwissenden Erzählerin auf deutsch dann in eleganten Perioden dahinfliest, wogegen Catherine Safonoff, wie im französischen Original, brüchig, stokkend, tastend klingt.

Wie Yla von Dach an anderem Ort selbst erzählt, sind ihre Erfahrungen aus der Übersetzungstätigkeit zu einer Art Lebenskunst geworden: hier wie dort versteht man manches, manches auch wieder nicht, man hofft und fürchtet, und schliesslich muss man sich bescheiden.

In zahlreichen Vorträgen und Seminaren hat Yla von Dach in verschiedenen Ländern mit viel Erfolg über das Übersetzen und über Literatur gesprochen, eine Art Botschafterin der Schweiz in diesem ebenso nützlichen wie verkannten Gebiet. Wenn sie demnächst in dieser Eigenschaft nach China reist, wird sie sich überzeugen können, ob die China-Phantasie in ihrem zweiten Buch, «Niemands Tage-Buch», der Realität standhält. Sie schreibt dort nämlich, dem Protagonisten, einer Person namens Niemand, werde ein Zettel überreicht, auf dem ein chinesischer Satz steht. Niemand lässt ihn übersetzen von einem Dutzend Chinesen, die sich alle als Übersetzer ausgeben – und er erhält ebenso viele verschiedene Übersetzungen. Und dazu lächeln die Chinesen, so dass Niemand sich fragt, ob sie das wegen dieses Übersetzungsergebnisses tun, oder *„ob das vielleicht eine Frage der Physiognomie“* ist – die Autorin lässt es offen. Sollte allerdings hier im Saal jetzt ein Lächeln bemerkbar sein, dann verdanken wir das dieser Übersetzerin Yla von Dach, der ich nun ihren Preis übergeben darf.

FRANÇOIS DEBLUË

UNE ÉTROITE PARENTÉ (QUELQUES PROPOS EN HOMMAGE À YLA VON DACH)

Malgré l'avis de certains théologiens et exégètes des plus subtils, il y a bien, à mes yeux, un scandale de Babel. Un «Dieu pervers» (comme le désigne le philosophe Maurice Bellet), un dieu mal organisé et imprévoyant, non content d'avoir noyé son monde au chapitre 10 de la *Genèse*, s'avise, au chapitre 11, de la solidarité linguistique qui lie entre eux les membres d'une même communauté humaine.

Unité de langage: unité d'action! Ces hommes-là *s'entendent* (se comprennent) si bien qu'ils en deviennent efficaces: ils construisent une Tour qui est comme un record du monde. Et si efficaces qu'ils en deviennent dangereux. Les voilà curieux, en effet, beaucoup trop curieux aux yeux de Yahvé leur créateur. C'est que leur curiosité n'a pas pour objet le pays voisin ni les langues étrangères (il n'y en a pas!): ce qui les intéresse, c'est l'autre monde, ces «cieux» où déjà ils ont pris l'habitude de localiser leur dieu. A feinte ou apparente naïveté divine, naïveté et demie des hommes...

Ils ont donc mis la main à la pâte (c'est-à-dire à la glaise et à la brique) – et les voilà qui construisent la plus spectaculaire des ziggyourats.

L'histoire est connue, et l'iconographie aussi, que domine la Tour peinte deux fois par Breugel l'Ancien. Troublé, inquiet, Yahvé «descend». Il faut d'ailleurs qu'il s'encourage. Je cite (une des neuf «phrases» du mythe!): «Allons! Descendons! Et là, confondons leur langage pour qu'ils ne s'entendent plus les uns les autres.» (Genèse, 11, 7)

Grâce à Yahvé, voici donc Yla von Dach, et avec elle, avant elle et à sa suite, le grand, le beau cortège des traducteurs et traductrices aux prises avec l'altérité et l'étrangeté.

On voudra bien me croire si j'avoue ici n'avoir aucune compétence pour rendre un juste hommage aux mérites et aux talents d'Yla von Dach – à qui m'attachent pourtant des complicités et une amitié d'une bonne dizaine d'années. C'est que je suis désespérément monoglotte – c'est-à-dire réduit à me débattre avec les mots et la grammaire de ma seule langue d'origine; réduit à assister, impuissant autant que jalousement admiratif, au travail de ceux qui traduisent, relayent les textes au-delà du cercle étroit de leur lieu de naissance (et s'agissant du français de Suisse romande, on me permettra de rappeler que le cercle est d'autant plus étroit qu'il touche non seulement disons à l'italien, à l'allemand ou – par glissements successifs – au chinois, mais aussi et d'abord à cette frontière aussi impalpable que mal franchissable qui est celle de la France hexagonale...).

Incompétent, disais-je; et c'est vrai. Heureux cependant que me soit donnée l'occasion de témoigner ma reconnaissance à Yla von Dach.

C'est en effet d'un témoignage qu'il est question, ce qui me paraît somme toute et de loin préférable à un jugement (il y a des jurys pour cela...).

Qu'elle traduise *Troubles Fêtes* (devenu *Jubel Trubel* à la faveur d'une trouvaille aussi bien rythmique que sémantique et phonétique) ou tel «Court traité du désespoir» (in *Entretien d'un Sentimental avec son mur*) ou encore tels poèmes des *Saisons d'Arlequin*, toujours j'ai vu Yla von Dach pointer avec une extrême acuité et une même exigence les difficultés qui se présentaient –

quand ce n'étaient pas mes maladresses, mes incorrections, ou encore mes helvétismes involontaires. Vivre à Paris permet ainsi à Yla certaine conscience critique supplémentaire...

De nos rencontres, de nos «discussions» (où je tiens le rôle d'auditeur), je voudrais évoquer surtout nos échanges amusés et nos désarrois à propos des locutions.

Il est vrai que je les affectionne. Que je les intègre volontiers à mes proses, pour mieux les pervertir doucement. Les locutions sont comme le génie de la langue, au sens où l'on parle du génie du lieu.

L'une d'entre elles demeure dans ma mémoire, qui ne vaut certainement pas pour emblème de notre amie lorsqu'elle travaille: «ne pas se prendre pour la queue de la poire»!

Je me souviens de l'étonnement d'Yla. Nous avons tourné cette poire dans tous les sens! Pas trace de cette formule dans aucun dictionnaire, fût-il spécialisé. L'eût-on trouvée, elle ou moi, dûment répertoriée, sa description ne nous aurait d'ailleurs pas livré la clé germanique de cette figure de la vanité. L'allemand ne place pas le péché d'orgueil dans aucun fruit, semble-t-il...

Autre pierre d'achoppement: les homonymes. Autre vertige! Voyez Troubles Fêtes (Poche Suisse, p.227) – où l'auteur pourrait apparaître comme le tortionnaire de son traducteur, s'il avait un instant songé qu'il pourrait avoir la chance d'être traduit un jour... «Flott parut soudain agité, il flairait les pierres moussues de la margelle comme s'il s'apprêtait à en faire ses délices, puis il s'écartait, reprenait sa course alentour, en jappant, Aïus le vit qui décrivait des sortes de paraboles autour du puits, des paraboles, oui, c'était un de ces mots qu'Aïus aimait bien parce qu'il pouvait avoir plusieurs sens, *mousses*, *aubes* et *paraboles*, tant d'autres encore, il appelait ça les ressources de sa propre langue, là où d'autres ne voyaient que pauvreté statistique, *parabole*, il aurait volontiers inscrit ce mot dans son carnet, mais un jour vient où les mots se confondent, *parabole* et *parabole*, *aube*, *aube* et *aube*, un jour vient où ils vous échappent, vous avez pourtant essayé d'en capter encore quelques-uns avant la fin, *mousses*, *aubes* ou *paraboles*, vous les avez bien connus, vous les avez

aimés, vous les reconnaissiez encore très bien, mais c'est maintenant le courage qui vous manque d'en tracer les lettres, de les lier entre elles, d'en faire des phrases et des paragraphes, écrire, ce sera pour une autre fois (...)»

«Aube»: entre lever du jour, roue de moulin et robe sacerdotale, voilà bien, à l'intérieur d'une même langue, une de ces fusions, une de ces con-fusions dont Yahvé doit se réjouir dans son coin!

Désarroi du traducteur (qui doit trouver sadique son «auteur»). Réplique ou reflet de ces désarrois qu'a connus l'auteur, lui aussi. Car l'écrivain n'est qu'un éternel apprenti. L'écrivain (celui que l'on appelle ainsi) n'est peut-être pas celui qui «sait écrire». La mouvance des mots, leur «relativité», leur libilité: voilà sa spécialité! C'est que les mots se dérobent, se défilent, lorsqu'ils sont urgents et inévitables. Pour le poète, les chances de pécher le mot juste (à hauteur d'émotion) ne sont guère plus élevées que pour un pêcheur du Léman celles de ramener un filet de perche rôti au bout de sa canne à pêche! Dans un article intitulé «le paradigme de la traduction», Paul Ricœur écrit que la traduction s'inscrit dans la longue litanie des «malgré tout».

Le poète est un traducteur, autant que le traducteur fait œuvre de poète. L'un et l'autre connaissent la même aventure, la folle imprudence qui consiste à traduire en mots les émotions éprouvées, les inflexions d'une pensée, les émergences de la mémoire.

A chaque mot, le poète comme le traducteur frisent la catastrophe!

A chaque mot, ils ont à réinventer et le monde et le langage pour le dire.

Une étroite parenté les lie.

Et peut-être une même nostalgie de la langue originelle et commune, un même rêve de transparence; une semblable conscience de leurs insuffisances.

Sombreront-ils pour autant dans le découragement?

Ensemble, sans doute moins rapidement que lorsque chacun est condamné à sa solitude.

Traducteur et poète partagent une même joie, lorsque l'occasion leur est donnée de franchir ou de surmonter l'opacité qui sépare et isole.

Par-dessus le vide, par-dessus le silence, par-delà la confusion et les mal-entendus, le traducteur lance des passerelles, quand ce ne sont pas des ponts d'or!

C'est à cette famille-là qu'appartient Yla von Dach.

Sa personnalité rayonnante, aussi accueillante qu'exigeante fait d'elle non seulement la consolation de l'auteur mais aussi un modèle à suivre.

C'est dire à quel point elle mérite notre admiration et notre gratitude.

YLA M. VON DACH

ÜBERSETZEN HINTER DEN SPIEGELN: IM MIKROKOSMOS DES UNSCHEINBAREN

Liebe Anwesende, liebe Freunde, Kolleginnen und Kollegen

Wer einen Preis erhält, und erst recht einen, der in einer solchen Aura von Prestige steht wie der Prix lémanique de la traduction, der fühlt sich erst einmal zu Dank verpflichtet. Entsprechend fangen Dankesreden nicht selten mit Formeln an, die auf die Zuhörer eher einschläfernd wirken, wie das bei Konventionen üblich ist, die man zwar für etwas langweilig, aber dennoch für unumgänglich hält. Soll man deswegen auf Dankesworte verzichten? Nein, sage ich und nehme das damit verbundene Risiko also in Kauf... Denn zu danken habe ich wahrhaftig Grund, um so mehr, als es mir ganz allgemein so vorkommt, als könne man im Leben nur von ganz wenigen Dingen sagen, sie seien von Grund auf eigenes Verdienst. Natürlich liegt mir da nun schon wieder einer jener Gedanken im Sinn, wie mein Kopf sie mir zu präsentieren pflegt, weiß der Himmel warum und woher. Ich denke nämlich daran, dass nur schon der Satz «Ich atme» im Grunde eine fromme Lüge ist, mit der wir uns etwas «contenance» zu geben suchen. Wer atmet denn hier schon wie und wann und wie lange er selber will? Ich wage zu behaupten: Niemand.

Da fängt es schon an, sehen Sie: So hautnah ist es mit unserer Freiheit schon zu Ende, oder so hautnah mindestens kann von Freiheit nicht eigentlich die Rede sein... Wo aber bleibt ohne Freiheit das Verdienst? Sollte ich Fragen von dieser Sorte wohl besser eiligst aussortieren? Warum lasse ich mich darauf ein? Wer flüstert

mir meine Gedanken und Neigungen ein? Wer ist schuld, dass mir ein Wort einfällt, ein Bild, ein überraschender Zusammenhang? Ich oder Unbekannt? Wer entscheidet über das Schicksal eines Buchs, über Begegnungen, aus denen ein Lebenslauf, ein Werk, eine Übersetzung entsteht? Ich, jeder für sich, Sie, wir oder wiederum Unbekannt? Zugegeben: Das wird wohl nicht so einfach zu entscheiden sein, aber ich habe eine gewisse Sympathie für Unbekannt, das muss ich sagen. Ich könnte den Herrn, wenn es einer ist, auch Niemand nennen, oder Zu-Fall, von dem, was einem eben zufällt. Für heute nenne ich ihn, es oder sie Unbekannt und schicke ihm/ihr hiermit die erste Dankadresse. Für alles, was mein bisschen Freiheit in allem, was ich tue und nicht tue, übersteigt!

Und wer kommt als nächstes dran? Natürlich die Autoren – beiderlei Geschlechts! Was wäre ein Übersetzer ohne sie? Jedenfalls nicht Übersetzer. Den Autoren ist einmal das Verdienst zuzuschreiben, dass sie sich als Erste in die Arena wagten, in der mit Worten und Gedanken gefochten und vor allem mit sich selbst gerungen wird. Der Übersetzer steigt probeweise nach, fühlt nach, horcht nach, und setzt sich ihren Texten aus, ohne dass er dafür die eigene Haut riskieren müsste, zumindest nicht so unmittelbar wie sie. Er bleibt in ihrem Schutz, in ihrem Schatten. Es wäre fast ein Schmarotzerleben, gäbe die Sprache sich so leicht her, wie man das beim Zeitunglesen oder dem aktuellen Chatten manchmal glauben möchte. Aber dem ist zum Glück nicht so. Die Sprache der Literatur, insofern, als diese Sprache sich ihren Weg aus den sozusagen vulkanischen Tiefen unseres Wesens bahnt und das schreibende Subjekt vielleicht mehr überwältigt als dieses sie zu bewältigen vermeint, diese Sprache wird auch den Übersetzer nicht ungeschoren lassen, ganz gleich, ob sie sich nun als spektakuläres Feuerwerk gebärdet oder als fein gesponnenes Geflecht von Resonanzen, Nuancen, leisen Zwischentönen.

Einmal abgesehen von der je eigenen Welt, die sie schreibend entworfen, von den Inhalten, mit denen sie mich konfrontiert, bereichert und herausgefordert haben, möchte ich «meinen» Autorinnen und Autoren (in Anführungszeichen bitte sehr) nun gerade für die leisen, feinen Töne danken, durch die sich ihre Texte auszuzeichnen pflegen. Denn gerade damit haben sie mich als

Übersetzerin erzogen und herangebildet, gerade damit haben sie mir auch einen Raum erschlossen, in dem etwas von mir selbst zur Entfaltung kam, was anderswo vielleicht verkümmert wäre, im Lärm erstickt, im Feuerwerk verbrannt... Meine Autoren haben mir den Sinn geschärft für das, was nicht ins Auge sticht. Sie haben mich hinter die Spiegel geschickt, ins Reich der Imponderabilien. Imponderabilien, oh, wie liebe ich dieses Wort. Und wie liebe ich erst das, was es bezeichnet! Diese Unwägbarkeiten, diesen Taffetglanz der Worte, ganz innen im Text, dieses zart aufscheinende Gewebe von Querverbindungen und ungeahnten Vertikalen! Wie groß mir die Sätze meiner Autoren manchmal geworden sind! Sie sind mir recht eigentlich über den Kopf gewachsen, so hoch, dass ich mich unversehens in einem Mikrokosmos wiederfand, in dem Kleines und Kleinstes plötzlich bedeutsam erschien und mit Größerem und Größtem kommunizierte. Ein von außen gesehen unscheinbarer Lebensraum, dessen innere Gesetzmäßigkeiten nicht weniger atemberaubend sind als das große Ganze, zu dem er gehört – das ohne dieses innewohnende Leben im übrigen entweder nur Hohlform bliebe oder ein toter Klotz.

Unter den französischen Wörtern, die dem Übersetzen immer wieder einen eigensinnigen Widerstand entgegensetzen gibt es den Begriff «saveur». Geschmack, Schmackhaftigkeit, Reiz, Würze, wenn man den Sachs-Villatte zu Rate zieht, was alles ganz gut zur Umschreibung dessen taugt, was der Begriff «saveur» bedeuten kann. Aber «saveur» bedeutet nicht nur, was es bedeutet, möchte ich sagen; «saveur» legt sich uns mit seiner Bedeutung geradewegs auf die Zunge, in den Mund, in dem das Wasser zusammenläuft – während Geschmack, Schmackhaftigkeit, Reiz und Würze sich eher von der Nase an aufwärts in unserem Kopf breitmachen, welch letzterer sein Urteil spricht, wo Mund und Zunge ihr Gefühl auskosten...

Wenn man in Alain Reys *Dictionnaire Historique de la Langue Française* nachschlägt, wird man noch erfahren, dass «saveur» genau wie «savoir» mit dem lateinischen «sapere» in Verbindung gebracht werden kann, was unter anderem bedeutet «sentir par le sens du goût», womit wir an unser altes «schmecken» erinnert werden, und dass «saveur» wiederum, im übertragenen Sinn diesmal,

auch als Synonym für «Persönlichkeit» verstanden werden kann. *Homo sin sapore* führt der Autor als Beispiel an, *un «homme sans personnalité»*.

Um diese Art «saveur» in all ihren Facetten geht es mir bei meinen geschätzten Imponderabilien. So haarspalterisch die Aufmerksamkeit auch erscheinen mag, die sich auf jene formalen und inhaltlichen Details richtet, sie tragen wesentlich zur «saveur» eines Textes bei. Als Ober- und Untertöne, als atmosphärische Stimmigkeiten und Dissonanzen, streuen sie unmerkliche Muster, Nuancen, Intensitäten in unsere von größeren Zusammenhängen vereinnahmte Wahrnehmung. Sie sind das Nicht-bewusst-Wahrgenommene, auch das Nicht-Konstruierbare, bis zu einem gewissen Grad, insofern, als sich ihre Winzigkeit unserem Zugriff entzieht und gerade dadurch wiederum größer ist als wir: größer als die Bandbreite unserer Alltags-Wahrnehmung.

So betrachtet, steht meine Übersetzungsarbeit sehr wesentlich im Zeichen des Unscheinbaren, ja geradezu in seiner Schuld. Aber so sehr man es auch lieben, so sehr man es auch als unverzichtbare Qualität begreifen kann, das Unscheinbare eignet sich ganz vorzüglich vor allem dafür, übersehen, verkannt, verachtet oder ignoriert zu werden! Es besteht nicht vor dem Glanz der Welt. Bestenfalls geht es darin auf – und hört damit für den normalen Betrachter meist auch auf zu existieren.

Und da ist nun jetzt doch noch, liebe, geduldige Zuhörer, ein Dankeswörtchen an die Jury des Prix lémanique am Platz! Eine Jury, die sich ganz offenbar nicht nur mit dem für sie obligaten Kunstverständ über meine Arbeit beugte, sondern mit einer starken Lupe obendrein, und wer weiß, auch mit einem Stethoskop! Dass diese Jury sich nicht davon abhalten ließ, solch leisen Zeichen in einer doch eher lauten Welt ihr Ohr zu leihen, ist ihr hoch anzurechnen, finde ich, und nicht nur, weil mich diese Anerkennung freut. Es geht um mehr. Es gibt Unscheinbares zuhauf auf dieser Welt, Imponderabilien aller Art, die vielleicht andere Ohren, andere Augen, Lupen, Stethoskope, eine andere Wahrnehmung und Anerkennung verdienten, als wir ihnen gemeinhin zukommen lassen. Kann man nicht sagen, dass alles was lebt, wenn es eben nicht bloß hohl oder klotzig bleibt, vom Kleinsten

bis zum Größten, gerade aus dem Wechselspiel mit solchem Unscheinbaren lebt? Denn in allem und jedem, was lebt, lebt eine ganze Welt, auf jeder Stufe seiner Realität.

In diesem Sinne und nicht im Sinne einer billigen Gleichmacherei, möchte ich ganz zum Schluss, um wieder zur Literatur zurückzukehren, als Hommage an alle leisen Stimmen den argentinischen Dichter Roberto Juarroz zitieren, der sagt: *«Lorsque les critiques déclarent qu'une œuvre est meilleure ou moins bonne qu'une autre ou présente telle caractéristique, je crois qu'ils trébuchent sur l'imprécision, ce qui m'est parfois arrivé. Mais je dis: chaque œuvre est ce qu'elle est. Qu'elle est irremplaçable, au même titre que l'est chaque homme, chaque arbre, chaque nuage.»*

ÜBERSETZUNGEN VON YLA M. VON DACH

Michel Campiche	Das traurige Kind – Benziger 1981
Marie Féraud	Wie Engel ohne Flügel – Sauerländer 1982
Alexandre Voisard	Das Jahr der dreizehn Monde – Benziger 1985
Monique Laederach	Allein durchs Labyrinth – Schweizer Verlagshaus 1985
Catherine Safonoff	Die Umkehr – Benziger 1986
Anne-Marie Im Hof-Piguet	Fluchtweg durch die Hintertür – Im Waldgut 1987
Monique Laederach	Zu klein für den lieben Gott – Benziger 1988
Marie-Claire Dewarrat	Im Winter des Kometen – Benziger 1989
Marc Vuilleumier	Flüchtlinge und Immigranten in der Schweiz – Pro Helvetia 1989
Jean-Michel Thibaux	Das Gold des Teufels – Benziger 1989
Christophe Gallaz	Mozart – La Joie de Lire 1990
Jean-Michel Thibaux	Die brennenden Seelen – Benziger 1991
François Debluë	Jubel Trubel – Benziger 1992
Jean-Michel Thibaux	Die sieben Geister der Revolte – Benziger 1993
Sylviane Roche	Der Salon Pompadour – Benziger 1995
Jean-Michel Thibaux	Das eisige Gold – Benziger 1966
Alice Ferney	Eine Kette schöner Frauen – Rowohlt 1997
Catherine Colomb	Kopf oder Zahl – efef 1997
Henry Troyat	Rasputin – Artemis 1998
Sylviane Chatelain	Das Manuskript – efef 1998
Janine Massard	Drei Hochzeiten – efef 1999

Isabelle Daccord
Michel Beretti
Isabelle Daccord

Der Grabe – SSA 1999
Die Natur der Dinge – 1999
Die Ratten, die Rosen – 2000

Ausserdem Übersetzungen von Etienne Barilier, Anne Cuneo, Pierre Chappuis, Jean-Pierre Monnier, Adrien Pasquali, Amélie Plume, Yves Velan, Yvette Z'Graggen in Zeitschriften und Anthologien.

Le Prix lémanique de traduction

*destiné à récompenser d'éminentes traductions littéraires
de l'allemand en français et du français en allemand est décerné,
pour l'année 2000 à*

Yla Margrit von Dach

*Les fondateurs espèrent ainsi contribuer à la compréhension
mutuelle et aux échanges fructueux entre les deux langues.*

Pour le conseil de fondation:

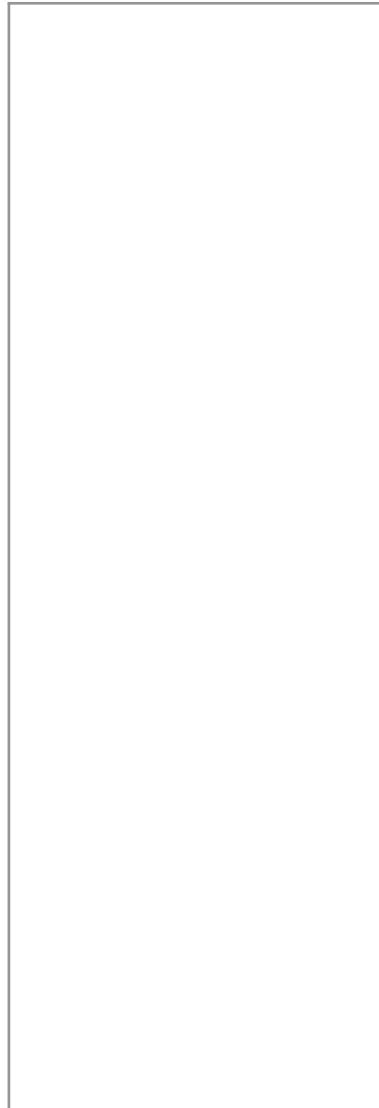
Pour le jury:

Lausanne, le 30 septembre 2000



Yla M. von Dach lors de la remise du *Prix lémanique de la traduction*

ECHOS DE PRESSE



FRANKFURTER
ALLGEMEINE ZEITUNG
12. September 2000

Prix lémanique

Zwei uneigennützige Übersetzerinnen

Das «Centre de traduction littéraire» in Lausanne hat sich mit Publikationen und Veranstaltungen über alle Aspekte des literarischen Übersetzens zu einer wichtigen Drehscheibe entwickelt. Zu seiner Ausstrahlung trägt auch der alle drei Jahre vergebene Übersetzerpreis bei. Mehr als die Preissumme – insgesamt 18'000 Schweizer Franken – hat ihn die sorgfältige Arbeit der Jury zu einer begehrten Auszeichnung gemacht. In diesem Jahr geht er an Colette Kowalski und Yla Margrit von Dach.

Colette Kowalski lebt in Lyon und hat Werke von Botho Strauss, Norbert Gstrein, Joseph von Westphalen, Hanna Johansen und Markus Werner ins Französische übertragen – aber auch, wie die Jury in ihrer Begründung hervorhebt, von Peter Weber, der als «unübersetbar» galt. Die in Biel und Paris lebende Schweizerin Yla Margrit von Dach sei «selbst

Autorin bemerkenswerter Bücher», in denen Reflexionen über die Sprache einen weiten Raum einnehmen. Als Übersetzerin hat sich Yla Margrit von Dach vor allem westschweizerischer Schriftsteller angenommen, deren Schreiben von ihrer eigenen literarischen Tätigkeit weit entfernt ist. Monique Laederach wie der jurassische Lyriker Alexandre Voisard verdanken ihr «hervorragende Wiedergaben». Auch Henri Troyat ist von der aus Biel stammenden, in ihrer Heimatstadt und in Paris lebenden Schriftstellerin ins Deutsche übertragen worden.

Die Preise des «Prix lémanique de la traduction» werden am 30. September im Rahmen der jährlichen Veranstaltung «Ein Schiff zum Übersetzen» – diesmal auf dem Genfer See – überreicht. Die von ihnen übersetzten Schriftsteller Eveline Hasler und François Deblue werden – in ihrer Schreib- und Muttersprache – die Preisträgerinnen würdigen.

LE TEMPS
16 septembre 2000

Tous sur le Léman

La Collection CH et le CTL convient à une croisière très littéraire

Une journée d'information et d'échanges sur la traduction littéraire, agrémentée d'une croisière et d'un repas au château de Ripaille (Thonon) offerts par les organisateurs, voilà qui ne se refuse pas! Elle aura lieu le samedi 30 septembre, grâce à la collaboration de la Collection CH et du Centre de traduction littéraire de Lausanne (CTL) avec l'Agence Rhône-Alpes pour le livre et la documentation (ARALD).

Au programme sur le bateau, le matin de 10h30 à 12h: une table ronde sur la traduction (formation, statut, édition) en Rhône-Alpes et en Suisse avec les traducteurs Ursula Gaillard et Bernard Hoepffner, l'éditeur de Comp'Act Henri Poncet, la directrice de l'ARALD Geneviève Dalbin, le directeur de Pro Helvetia Bernard Cathomas. Animation: Claude Bleton, directeur du Collège international des traducteurs d'Arles.

L'après-midi à Ripaille, après le repas, trois ateliers de travail en parallèle: le romancier Klaus Merz et ses traductrices Marion Graf et Donata Berra; la poétesse José-Flore Tappy et les traducteurs Eleonore Frey et Roger Dextre (animation Olivier Beetschen); le dramaturge Valère Novarina, sa traductrice Gioia Costa et la critique Sabine Günther (animation Anne-Catherine Sutermeister). Sur le bateau de retour à Ouchy, lecture de textes par des comédiens. Et à 17h30, au château d'Ouchy, remise du Prix lémanique de la traduction à la Française Colette Kowalski, présentée par Eveline Hasler, et à la Suisse Yla Margrit von Dach, présentée par François Debluë.

I.M.

Von der Knochenarbeit des Übersetzens

[...] Kowalski & von Dach.
Uebersetzerinnen und Übersetzer stehen oft im Schatten ihrer Arbeit. Nicht selten sind ihre Namen unbekannt, und gewöhnlich realisiert kein Mensch, dass sie ein Werk gleichsam neu schreiben: Was dem fremdsprachigen Autor gutgeschrieben oder angekreidet wird, verdankt sich auch ihrer vermittelnden Arbeit. Oeffentliche Anerkennung für Übersetzerdienste gibt es aber trotzdem nicht eben häufig. Den wohl bedeutendsten einschlägigen Preis verleiht in der Schweiz das «Centre de traduction littéraire de Lausanne» (CTL). Auch das eine ausserordentlich verdienstvolle Institution, in der Schweiz die einzige ihrer Art, wo seit Jahren schon mit Kolloquien und einer sehr anregenden Schriftenreihe Fragen der literarischen Übersetzung aufgegriffen und diskutiert werden.

Auf den «Prix lémanique de la traduction» des CTL steuerte das Übersetzer Schiff am Ende seiner Fahrt also zu. Verliehen

wurde er im Schloss Ouchy, diesem architektonischen Zwittr am Seeufer, und zwar an zwei herausragende Vertreterinnen der Traduktionsbranche. Colette Kowalski war die eine. Sie hat Werke von Botho Strauss, Markus Werner, Elfriede Kern, Peter Weber ins Französische übersetzt. Yla Margrit von Dach ist die andere Preisträgerin. Sie transportiert in entgegengesetzter Richtung, vom Französischen ins Deutsche. Ihrem sprachlichen Grenzverkehr verdanken wir die Kenntnis von Werken von unter anderen Catherine Colomb, Monique Laederach, Adrien Pasquali und Etienne Barilier. Eine glückliche Wahl, zweifellos. Und eine Einladung, die Arbeit der Übersetzerinnen und Vermittlerinnen künftig ausgiebiger zu würdigen. Ohne deren Schmugglerdienste wären wir doch ziemlich arm dran.

Martin Zingg

Deux traductrices récompensées

Le Prix lémanique de traduction récompense cette année deux femmes qui, selon la Fondation du Prix, «contribuent depuis de nombreuses années à stimuler les échanges littéraires, en Suisse, en France et en Allemagne». Elles ne craignent en tout cas pas les défis linguistiques. Colette Kowalski, traductrice lyonnaise, a brillamment transposé en français le roman de Peter Weber Der Wettermacher, *Le Faiseur de temps* (Zoé, 1999), un texte bourré de néologismes, de termes issus du suisse allemand et de jeux de mots intraduisibles. Margrit von Dach, qui réside à Bienne et à Paris, a fait passer à l'allemand les textes de romancières romandes aussi subtiles que Catherine Colomb et Catherine Safonoff. Les lauréates se partageront les 18'000 francs qui honorent tous les trois ans la qualité des traductions littéraires. La récompense leur sera remise le 30 septembre au Château d'Ouchy à Lausanne.

La remise 2000 du Prix lémanique de la traduction a été annoncée, entre autres, dans les journaux suivants: NEUE MITTELLAND ZEITUNG, BIELER TAGBLATT, NEUE LUZERNER ZEITUNG, TAGES-ANZEIGER, NEUE ZÜRCHER ZEITUNG.

© 2001
Centre de traduction littéraire
Université de Lausanne
BFSH 2
CH-1015 Lausanne
www.unil.ch/ctl
ISBN 2-88357-041-8

Editeur: Walter Lenschen
Design: R. Müller Farguell
Impression: OS Druck, CH-8193 Eglisau

Publié avec le soutien de l'Université de Lausanne,
de la Ville de Lausanne et du Canton de St-Gall.